

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 23 (1885)  
**Heft:** 41

**Artikel:** A Ste-Croix : le Reban de l'ours  
**Autor:** L.C.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-188891>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 07.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

dait immobile l'ordre de marcher et le premier coup de feu.

Celui-ci ne se fit pas attendre. A dix heures et demie, une formidable décharge d'artillerie se fit entendre du haut de la colline. Aussitôt un vol immense de moineaux s'éleva dans les airs et vint, effaré, se blottir dans notre petit bois.

— Attention ! attention ! crièrent les chefs.

Une seconde détonation survint, une troisième et bien d'autres, suivies de la réplique de nos braves artilleurs, qui au premier coup « saluèrent le feu. »

— En avant l'infanterie ! cria le général, débouchant tout à coup d'un massif de fayards, d'épines et de meurons. Lancez-vous dans les bois, puis sortez-en, au nord, en tirailleurs ! Un peu leste, capitaine ! Voyons, conscrits, habiles ! habiles !

La tête baissée, nous nous lançâmes sous bois, un peu à la débandade. Le porte-drapeau eut mille peines à cause de sa bannière, qui risquait de se déchirer aux roncees des taillis et aux branches sèches des sapins.

Nous sortimes du bois ; nous nous déployâmes en tirailleurs, puis, à genoux ou accroupis dans les prés, nous commençâmes la guerrière mélodie.

Bonne maman ! quel vacarme. — Visez bien ! — Tirez toujours ! criaient les chefs. — Nous n'avons plus de cartouches, dit une section. — Ça ne fait rien, tirez toujours !

Un parlementaire survint. Ses demandes furent repoussées.

La bataille reprit alors de plus belle. La cavalerie n'arrivant pas pour tenter une charge et le corps des pontonniers étant en retard pour construire un pont sur un marais qui protégeait l'ennemi, on entendit soudain, au milieu de la fumée et des cris des chefs, retentir le signal du pas de charge et le commandement : « A l'assaut ! »

Bonne mère ! ce fut terrible comme un ouragan ! Nous nous élancâmes tous comme des tigres et grimâmes un talus d'où l'ennemi nous canardait à plaisir. Le pauvre Etourneau roula deux fois sur lui-même ; Flageolet s'en fut donner de la tête dans un buisson ; le sergent Colibri vit rouler son képi au bas de la colline, et Clarinette et moi nous arrivâmes les premiers sur la redoute !

Hourrah ! la batterie ennemie fut prise, enclouée, et toute sa troupe, faite prisonnière, fut conduite sur le plateau qui s'étend du Bourgoz aux Grangettes, pour se rendre à discréption et signer le traité de paix.

On en fêta les conclusions dans un dîner sur l'herbette, aux sons joyeux de nos fanfares et en offrant à nos ennemis quelques-unes de nos meilleures provisions.

Le soir, toute la brigade rentra dans ses foyers, les pieds crottés, mais le cerveau content.

Ah ! bonne mère, que la guerre est chose terrible, quand elle tue et fait couler le sang ; mais qu'elle est charmante, quand elle nous apporte un jour de congé et ne fait peur qu'aux moineaux !

Adieu, chère maman, je reste, pour la vie, ton fils bien affectionné et reconnaissant.

LOLO.

P.-S. — Si tu pouvais m'envoyer un peu d'argent,

tu me ferais grand plaisir ; depuis la bataille du Bourgoz, mon porte-monnaie souffre de rudes courants-d'air.

(*F. d'Avis de Vevey.*)

### A Ste-Croix.

#### *Le Reban de l'ours.*

Un reban ou rebanc, probablement le réduplicatif de banc, est dans le langage populaire de quelques hameaux de Ste-Croix, une excavation produite aux flancs d'un rocher par des érosions ou des mouvements glaciaires, dont la date se perd dans la profondeur du passé.

Le rebanc de l'ours, qui sert de titre à ces lignes, est situé à 20 ou 25 mètres au-dessous des pâturages parsemés de sapins qui recouvrent le mont de Baulmes.

Nous n'avons pu recueillir aucun renseignement précis sur la légende de l'Ours qui lui a donné son nom. Ce qu'il y a de probable, c'est qu'à l'époque où il y avait encore des ours dans le Jura vaudois, on avait organisé une battue pour détruire un de ces hôtes incommodes, et que la bête, forcée par les chasseurs, s'était réfugiée dans cette espèce de cavité quasi-inaccessible aux pieds humains.

En effet, au dessus, le rocher est absolument à pic. Au-dessous, le cône de débris est très abrupt et permet à peine à quelques sapins chétifs, contournés, tourmentés, de se cramponner à ses flancs par des racines qui ressemblent à des tentacules et dont les sucoirs s'en vont, à l'aventure, chercher dans ce sol instable quelque humus bienfaisant.

A trente ou quarante mètres au-dessous du rebanc de l'ours, la pente se résout en précipice, et pourrait conduire l'imprudent qui s'y engagerait dans .... un monde meilleur.

Il n'y a guère qu'une quinzaine d'années que le rebanc de l'ours est un lieu de pèlerinage à la mode. Pèlerinage, parce qu'il s'est formé, autour de cette grotte, un certain mystère, une légende qui, dans l'esprit de personnes timorées ou trop facilement enthousiastes, revêt des caractères fantastiques.

Les gens rassis, qui se disent bien informés, racontent ce qui suit.

Il y a quelque vingt ans, les habitants du village de Baulmes eurent à se plaindre de vols répétés de denrées et de déprédatations aux propriétés.

Les victimes, qui étaient aux aguets, remarquèrent à la même époque des lueurs fréquentes contre les rochers du mont de Baulmes, et particulièrement intenses dans les nuits du samedi au dimanche.

Evidemment, on était sur la piste. Ces lueurs nocturnes n'étaient autre chose que le reflet des feux de bivouac des rôdeurs, qui faisaient ripaille du fruit de leurs rapines.

Cette conviction prit corps, les esprits s'enflammèrent et l'on convint de faire une expédition en règle, qui devait purger le pays des *chappardeurs* qui le rançonnaient.

On fit d'abord des reconnaissances qui permirent de se faire une idée exacte du lieu de repaire des bandits. On constata que l'accès en était des plus difficiles.

D'en-bas, il fut considéré comme impossible. D'en-haut, un gros sapin, à moitié sec, offrait seul sa tête chenue, comme point de passage, aux courageuses vedettes. Mais, entre la montagne et le sapin, il y avait un gouffre béant de 5 à 6 mètres de largeur. Que faire ?

On décida qu'on apporterait une grande échelle qu'on lancerait, comme un pont volant, de la montagne au sapin. Ces préliminaires terminés, on prit rendez-vous pour le samedi suivant.

M. le préfet d'Orbe prêta ses gendarmes, de courageux citoyens se joignirent aux représentants de l'autorité, et cette phalange d'hommes déterminés se rendit au poste périlleux où le devoir l'appelait. C'était au milieu de la nuit quand on arriva au passage difficile.

Là, on s'arrêta pour reprendre haleine et reconnaître le terrain. L'immense trou noir qui aboutit à la plaine était coupé de rougeurs inégales, qui allaient se dégradant en s'éloignant de la montagne.

« Les oiseaux sont dans le nid », dit un gendarme en se mettant à plat ventre et prêtant l'oreille. « Les feux sont allumés, l'on entend des voix.... va bien.... ils répètent souvent le mot « franc ».... ils se chicanent pour le partage du butin ; c'est le moment de nous dévaler : en avant ! et pas un mot. »

Les rôles étaient répartis. Un gendarme armé jusqu'aux dents franchirait le premier la passerelle aérienne en se laissant glisser sur le ventre, puis, successivement tous les conjurés, faisant ainsi une file non-interrompue qui présenterait, au moment de l'action décisive, une certaine cohésion.

Le gendarme qui avait parlé se glissa sur l'échelle inclinée, le fusil sur le dos, et toute la bande suivit, s'accrochant, dégringolant de branche en branche, comme des maraudeurs de profession.

Le moment était solennel.

Dans la grotte, la discussion continuait : les sons arrivaient brefs et distincts.

Evidemment les bandits, tout au partage de leur butin, ne se doutaient de rien.

Du pied du sapin, la petite troupe, étouffant son pas, s'avanza un à un, armes au clair, guidée par la lueur du feu, sur l'étroite corniche qui longe le rocher.

Le gendarme-chef, suivi de très près par ses compagnons, arrivait à l'entrée de la grotte, bayonnette au fusil.

— Au nom de la loi !! je vous....

— *Tsayé ! le gris avoué son tenerre*<sup>1</sup> ! répondit en riant un des malfaiteurs.

Un bruyant éclat de rire de tous les assistants accueillit ce court dialogue. Au lieu des sacripants qu'on s'apprêtait à saisir, cette troupe si décidée, si belliqueuse, se trouvait en présence de quatre paisibles *Sagnards*, faisant une modeste partie de brelan. Le mot « franc » qu'on avait entendu à plusieurs reprises, n'était autre que l'enjeu, la *tenue* des joueurs.

Ils étaient là, assis chacun sur un siège fait d'une

pierre, et rendu plus doux au moyen d'une poignée de menues branches de sapin.

La table de jeu se composait de deux fragments de rocher, capitonnés d'herbes sèches, et recouverts d'un sac plié en deux, servant de tapis. Sur un feu de bois mort, mijotait une purée de pois d'une appétissante odeur.

Il était plus de minuit. Pas moyen de sortir du rebanc de l'ours sans risquer de se briser des choses essentielles.

La troupe était donc consignée. Mais rarement consignés furent plus gais.

Le feu, actionné à grand renfort de branches sèches, projetait ses rayons sur toute l'étendue de cette belle salle voûtée, de vingt mètres de longueur, et lui donnait quelque chose d'étrange.

Les vivres et les liquides mis en commun, un pique-nique s'organisa autour du vaste foyer.

La purée de pois eut beaucoup de succès auprès des défenseurs de l'ordre et de la propriété, qui plongeaient à même la cuillère dans la marmite. En revanche, le saucisson de Baulmes fut fort apprécié par les *Sagnards*.

Les gourdes circulaient. Elles étaient grosses, les gourdes. Sous leur influence, celle du lieu, et surtout des circonstances vraiment extraordinaires qui réunissaient autour du feu des éléments aussi disparate, une grande animation régnait dans le rebanc.

Et les conteurs de s'en donner à cœur joie.

La présence des uniformes éveillait des souvenirs militaires. C'est qu'on avait encore de l'esprit de corps à ce moment-là, une chaîne bien plus forte que la sèche discipline d'aujourd'hui.

Il y avait là deux gars qui avaient passé le Saint-Gothard avec le 113<sup>me</sup>, et dont la verve ne tarissait pas.

— Quel bon diable que ce commandant Ruffy ! Quelle bonne tête !

— Et notre major Bornand ! dit un *Sagnard*. Addor, celui des Pyramides, m'a dit souvent qu'il ressemblait à Kléber.... par le rire.

— Et le lieutenant André, en voilà un qui avait le feu sacré, et qui connaissait son affaire !

— Et Calame, le fourrier des fourriers, qui avait fait, pour son bataillon chéri, une chanson ayant pour refrain :

Bannièvre, bannièvre, tu nous réuniras toujours tous ;  
Cent-treize, cent-treize, courrons au rendez-vous.

Les gourdes circulaient.

Les chansons alternaient avec les récits. Les *Sagnards* racontaient leurs prouesses cynégétiques et les bons tours qu'ils avaient joués aux gendarmes. Et les *gris* riaient de bon cœur.

Quand l'aube vint projeter ses premières clartés sur les sombres forêts d'alentour, les vachers du mont de Baulmes entendirent un chœur puissant, sinon harmonieux, qui semblait monter de la plaine et dont le refrain était :

Que dans ces lieux règne à jamais  
L'amour des lois, la liberté, la paix.

Dès lors, la légende du Rebanc de l'ours était établie.

L. C.

<sup>1</sup> En terratstu : « Tiens ! le gendarme avec son fusil ! »